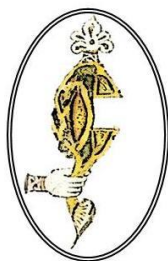


## LETTRES D'ITALIE



## ПИСМА ИЗ ИТАЛИЈЕ PISMA IZ ITALIJE

**LJUBOMIR NENADOVIĆ**

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Alain Cappon

**Septembre 2013**

## II

*Naples, mars 1851*

Je ne te dirai plus la splendeur de Naples et de sa baie. Je ne t'importunerai plus avec la description des icônes, des statues, et des autres curiosités de la ville. Quelque belles et importantes qu'elles puissent être, tout n'est là que marbre, bronze, et couleur. Quelque que puisse être la beauté et le réalisme de leur facture, tout cela est mort, tout cela est froid. Ce qui en soi est dépourvu de sentiment n'éveille chez les spectateurs que de fallacieuses sensations. Le hasard m'a fait rencontrer une curiosité, serbe, significative, vivante. L'évêque du Monténégro. Désormais, je te parlerai davantage de lui que de l'Italie toute entière. J'aurais pu passer ici vingt jours supplémentaires et, ensuite, repartir sans même l'avoir vu. Je l'ai rencontré fortuitement. Que je te dise les circonstances.

La semaine dernière, nous avons visité l'ouest de Naples et, au retour, emprunté la célèbre promenade qui se nomme Chiaia ; on trouve également de ce côté le parc Vi-lareale, et nous restâmes longtemps à profiter de la fraîcheur des orangers branchus et à contempler la mer qui, de ses vagues, nous montait jusqu'aux pieds. Leur vêtement (plaid, châle) étalé sous eux, couchés sur les galets du rivage, nombre d'entre nous étions à bér d'admiration devant la mer et le panorama. La haute société napolitaine fourmillait là, à proximité. C'est son lieu de promenade favori. Les beaux messieurs et dames s'y font conduire dans de luxueuses voitures ; il s'en trouve aussi bon nombre à pied. À la simple vue des domestiques et voitures, un étranger comprendra que les Bourbons règnent toujours ici. L'aristocratie toute entière se comporte comme à Versailles au temps de Louis XIV. Ces riches oisifs prennent le soleil et se promènent ici chaque jour jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

Nous demeurâmes longtemps à observer cette foule bariolée ; à grand peine notre cicérone nous convainquit de

repartir. À peu de distance de là, alors que nous longions une demeure de trois étages, il nous indiqua que le troisième abritait une chapelle russe et qu'en cet instant précisément, un service y était célébré. Notre compagnie était lasse, personne ne souhaitait monter à pareille hauteur pour voir une liturgie russe. Un Anglais fit part de son refus de voir ce qui n'était pas mentionné dans son guide de voyage. Un autre me dit connaître déjà, ajoutant : « Si vous n'avez vu cela nulle part, vous pouvez y aller ; il faut l'avoir vu dans sa vie ». Les autres prirent la direction de l'auberge. Il approchait de midi. Seul, je pénétrai dans cette haute demeure et, par un joli et large escalier atteignit le troisième étage. La chapelle de la légation russe s'y trouvait. J'entrai. Une assistance nombreuse d'hommes et de femmes était présente. Des hommes, pour la plupart, âgés, corpulents, à l'allure de soldats ; tous, quasiment, à la redingote ornée d'un morceau de ruban rouge, signe d'une décoration. Un prêtre, haut de taille, à la belle barbe noire et en riche habit sacerdotal, officiait. Au bout de quelques minutes, je suis parti et redescendu. Dans l'escalier, j'ai entendu, venant d'en bas, un lointain cliquetis. Quelle ne fut pas ma surprise de voir un Monténégrin ! Un bel homme, jeune, élancé. Proprement et joliment vêtu. En habit monténégrin de drap blanc (la *čoha*), avec une coiffe monténégrine, une arme en argent passée à la ceinture, de belles *toke*<sup>1</sup> sur la poitrine. Il bondissait, grimpaît trois marches d'un coup, les *toke* tintant sur sa poitrine. Quand il a voulu me croiser au pas de course, je lui ai demandé : « Que diable fais-tu ici ? » Il a sursauté à entendre parler serbe, s'est étonné, et, de surprise, s'est écrié : « Pardieu, tu es Serbe ? ! » « Pardieu, oui ! » « Que monsieur me pardonne, a-t-il enchaîné, jusqu'ici le soleil ne m'a pas réchauffé ! » « Que diable fais-tu donc à Naples ? » « J'accompagne monseigneur. Il est ici. Nous avons passé l'hiver entier à Naples. » « Allez, mène-moi jusqu'à lui. » « Patientez sur ces degrés, m'a-t-il prié. Juste le temps pour moi de me signer trois fois, et je suis de retour. » Je l'ai suivi des yeux. Laissant son arme à la porte,

---

<sup>1</sup> Des plaques d'argent.

il est entré dans la chapelle où tonnait un puissant chœur russe. C'était Vukalo, le *perjanik*<sup>2</sup> de l'évêque Petar Njegoš.

Je me réjouissais vivement à la perspective de voir bientôt l'illustre souverain du Monténégro et grand poète serbe. Quelque œuvre que j'avais pu lire de lui, elle est restée gravée dans mon âme. Ses *Lauriers de la montagne* sont les véritables lauriers de la littérature serbe. À pas lents, j'ai continué de descendre, bénissant le hasard qui me procurait une telle joie. J'étais avide de parler serbe. Tout le temps de mon voyage, de Paris jusqu'ici, je n'avais pas vu un seul Serbe. À l'étranger, on est impatient de rencontrer un compatriote. Pour ne pas s'en soucier, il n'y a que les Anglais. Parce que, selon toute vraisemblance, ils sont partout dans le monde. Dans le recoin le plus petit et le plus éloigné de notre planète, il s'en trouve en voyage ; on les rencontre tant au Mont-Blanc que sur le Chimborazo. Qui jugerait ce peuple sur le vu de ses voyageurs le ferait sans équité. Loin de l'Angleterre, ce sont tous des excentriques. Voyager est la véritable passion des Anglais fortunés. Il y a deux cents ans, ils étaient déjà ainsi. Shakespeare, en son temps, se gaussait de ceux qui vendent leurs terres pour s'en aller voir le monde.

À peine étais-je dans la rue que Vukalo me rejoignit, et nous continuâmes ensemble. Chemin faisant, il m'annonça que d'autres Monténégrins étaient à Naples : Andrija Perović, le *serdar*<sup>3</sup> de la tribu des Cuce, et Đuko Srdanović, le régisseur du palais épiscopal. Je m'enquis de la santé de l'évêque car il souffrait, m'avait-on dit, d'une méchante maladie pulmonaire. Vukalo me confia que la clémence de l'hiver napolitain lui avait été très bénéfique. « Mais monseigneur, ajouta-t-il, est encore faible, ces malheureuses quintes de toux le reprennent souvent, et de vilains rapports sur les agissements d'Omer-paša en Bosnie lui arrivent aussi ; d'où sa fréquente irritation et mauvaise humeur. » Je lui demandai au passage pourquoi il m'avait dit que le soleil ne l'avait pas réchauffé ; c'était là pour

---

<sup>2</sup> Le garde du corps.

<sup>3</sup> Le chef.

moi une phrase énigmatique. Ce à quoi il répondit : « Comment ne pas me réjouir de ta présence ?! Je crève dans ce misérable monde. Aucun de ces étrangers ne te comprend, autant s'adresser à de bœufs plutôt qu'à eux ! J'ai passé l'hiver ici comme dans une geôle. Personne pour me souhaiter le bonjour. Je ne me suis guère aventuré dans Naples, sinon de notre demeure jusqu'à cette église. Où que j'aille, un attroupement se forme. C'est à croire, grand Dieu, que ces gens n'ont jamais vu un homme ! Ici, ils sont pareils à des bœufs. Tout cela n'est que démente ! » Je demandai si l'évêque comptait quitter Naples sous peu. « Parbleu, je ne saurais le dire. Qui saura percer ses intentions avant qu'il dise : 'Préparez-vous !' Et j'ai de plus en plus l'impression que cet heureux instant, jamais je ne le vivrai ! » Il se remit alors à se plaindre de sa solitude : « Le *serdar* Andrija, du matin au soir, ne quitte pas le balcon. Đuko s'active à tout instant auprès de monseigneur. Et moi, seul, je me languis de notre beau Monténégro... »

Tout en conversant, nous pénétrâmes dans la maison où réside l'évêque. Elle fait l'angle de la rue, face exactement à l'hôtel Rome. Elle offre une très belle vue sur la mer et dans toutes les directions. L'évêque loge au premier étage. Pour parvenir jusqu'à lui, il faut traverser deux pièces. J'y trouve Đuko ; lui aussi est ravi de ma présence. Le temps pour nous d'un salut et d'un bref échange, Vukalo ressort de chez l'évêque et me lance : « Allons, monseigneur t'appelle ! » Je le réprimande gentiment de m'avoir annoncé sans même me laisser le temps au moins me dépoussiérer. « Comment as-tu pu m'annoncer, tu ne sais ni qui je suis, ni d'où je viens ? Qu'as-tu bien pu lui dire ? » « Monseigneur, lui ai-je dit, j'ai trouvé un Serbe. – Où est-il ? – Ici. Je l'ai amené. – Qu'il entre ! Voilà. C'est tout. Que lui dire d'autre ? »

Le matin, à mon départ de l'auberge, j'ignorais que ce même jour, j'allais paraître devant un souverain. J'étais négligemment vêtu, débraillé, comme une foule de voyageurs dans les villes étrangères où ne se trouve personne de leur connaissance. Les vrais touristes, anglais notamment, éprouvent une certaine satisfaction à voir les Italiens se retourner sur leur

passage et regarder leur accoutrement. J'étais coiffé d'un chapeau de paille, guère différent de celui de Robinson. C'est le premier achat que les voyageurs font à leur arrivée en Italie. Tandis que je me rajustais et dépoussiérais mes bottes, Đuko et Vukalo restèrent plantés là à me lancer des quolibets : « Al-lons, mon gars, entre ! Un peu de poussière ou pas, monseigneur n'en a cure ! » Et à me voir enfiler des gants, Đuko s'est écrié : « Dieu du ciel, Vukalo... Encore un de ces étrangers qui se sera égaré quelque part dans nos contrées et aura appris le serbe ! » J'ai souri, ils firent de même, et j'ai vu ensuite qu'eux aussi étaient gantés.

Ma tenue tant soit peu remise en ordre, j'ouvris la porte et entrai. Je me représentais l'évêque du Monténégro pareil à tous les autres évêques : longue soutane noire, *kamilavka*<sup>4</sup> sur la tête, le chapelet entre les mains – une image que je gardais de mon jeune temps. J'ai examiné la pièce. Grande et lumineuse. Trois fenêtres ouvrant sur la mer, une sur la rue conduisant au palais royal. Au centre, deux tables ; sur l'une, des livres épars. Deux beaux canapés, quelques chaises, grandes et petites, et d'autres meubles d'usage. Accrochés aux murs, hormis un miroir, différents tableaux. À droite de la porte, au fond de la pièce, une cheminée de marbre, un foyer dans le style français avec un petit feu allumé. Face au foyer, sur une chaise haute de dossier et basse de siège, un homme robuste en habit monténégrin, la coiffe monténégrine sur la tête, en train d'attiser le feu avec une grande pince de fer. Il n'a guère pu remarquer que quelqu'un était entré.

Personne d'autre dans la pièce. Au premier regard, je me convins que c'est bien l'évêque. Je m'avance, et m'arrête à deux trois pas de lui. Il tourne la tête, me considère. Je m'incline pour le saluer. « Bonjour, monseigneur. » « « Que la bonne fortune soit avec vous ! » me répond-il, et il enchaîne : « Vous êtes Dalmate ? » « Non, monseigneur. Serbe. » Et je lui raconte, brièvement, que j'étais professeur à Belgrade, que j'ai passé l'hiver à Paris, que maintenant je visite l'Italie. Aupara-

---

<sup>4</sup> Bonnet des prêtres orthodoxes.

vant, je me suis présenté, j'ai dit comment je m'appelais. Mon nom lui semblant familier, aussitôt il m'interroge : « Vous écrivez ? » « Oui, monseigneur. » « *Slavenska vila* [La Fée slave] et le journal *Šumadinka* sont-ils de vous ? » « Oui, monseigneur. » Sur ce, il me tourne le dos, approche une chaise du feu. « Mettez-vous, nous sommes de vieilles connaissances. C'est Dieu qui vous envoie pour converser avec moi et tromper cette solitude ». Il avance le bras et me serre la main. Puis il réfléchit, observe quelques secondes de silence, puis livre à haute voix le fruit de sa réflexion : « Hélas, que de temps nous, les Slaves, avons été esclaves... » Un certain courroux semble marquer son visage. Alors que je suis à chercher quelle réponse lui faire, il poursuit : « Mais, pardieu, nous les Monténégrins n'en sommes pas ! Nous pouvons librement regarder tout homme libre dans les yeux. Et n'avons à rougir devant personne. »

Il me questionna ensuite beaucoup sur la Serbie. Quoique je n'y fusse plus depuis longtemps, je lui dis quand même tout ce que je savais. Il me prêta une grande attention et, au cours de cette conversation, souleva cette question : « Pourquoi ne pas vous dresser une bonne fois contre les Turcs quand des conditions aussi propices sont réunies ? Pourquoi ne pas vous y résoudre ? Vous les repoussez de là-bas, moi, d'ici, et nous faisons notre jonction au Kosovo. Et tandis que les diplomates se livrent à un échange mutuel de notes, nous mènerons notre tâche à bien et dirons à l'Europe : 'Ce que vous appeliez *la Turquie d'Europe*, c'est nous, désormais ! Nommez-nous comme il vous plaira, mais ayez le respect des hommes que nous sommes. Nous chérissons la liberté et l'instruction tout autant que vous !' »

« Pourquoi, me demanda-t-il, ont-ils interdit *Šumadinka*, votre journal ? » « Parce que, de leur avis, il diffusait une trop grande liberté. » « Dans ce cas, il leur faudra rayer de l'histoire le nom de tous les voïvodes serbes car tous ont combattu pour qu'advienne la liberté la plus large possible ! » Il s'interrompit brièvement, puis reprit : « Pourquoi faut-il que la Serbie craigne la liberté ? La Serbie à laquelle la liberté a

donné naissance, la Serbie qui ne peut aller de l'avant qu'avec la liberté ? Dans quelque direction qu'elle s'engage, chacun attend qu'elle lui apporte la liberté. Quel présent sinon la liberté fera-t-elle à ses frères sous le joug turc ? »

À travers la porte vitrée, j'aperçus alors un Monténégrin sur le balcon ; enveloppé dans un *činter* (c'est le nom d'une courte pelisse rouge avec une peau de renard), il fumait une longue chibouk d'une *simsija* plaquée (une pipe chez les Monténégrins). De temps à autre lui aussi nous regarda à travers la porte. C'était un homme imposant, avancé en âge, à la grande moustache noire et à la tête d'une taille peu commune. Il était perché sur le balcon comme un grand aigle sur un piton rocheux ; seule sa tête se tournait parfois d'un côté ou de l'autre. À un moment, sans nous prêter attention, il entra à son tour et, à pas silencieux, traversa la pièce puis continua vers l'autre porte. Le voyant, l'évêque lui demanda : « Pourquoi ne salues-tu pas monsieur ? Il est Serbe. » Le *serdar* Andrija, car c'était lui, fit halte et esquissa un petit sourire. « Monseigneur, comment pouvais-je savoir que monsieur est Serbe. Je pensais que vous échangez en français. Nous nous saluâmes et nous embrassâmes. « Mon beau-frère (le mari de sa sœur), m'annonça l'évêque. Je l'ai emmené avec moi afin que l'un des miens soit auprès de moi si cette infortunée maladie devait m'emporter à l'étranger. »

Puis, debout, nous poursuivîmes notre conversation sur mes voyages et, surtout, sur leur séjour à Naples. Le *serdar* ne trouvait pas le temps long. « Moi, je suis sur ce balcon, et je ne perds rien des messieurs, dames, et *carrozze* (des carrosses) car tout passe par ici. Et il n'est personne pour ne pas lever les yeux dans ma direction. » L'évêque sourit : « Selon toi, ils te regardent. Mais non, c'est ta mise qu'ils regardent ! » « Pardieu, monseigneur, m'est avis qu'ils me regardent, moi ! » Et l'évêque de répondre avec un sourire : « Dans ce cas, accroche ton habit au balcon, et si nul ne le regarde, alors tu pourras dire ce que tu veux ! »



Lorsque je pris congé, l'évêque me pria de passer chaque jour, avant et après midi, afin, ensemble, de nous promener dans Naples.

---

## VI

*Naples, avril 1851*

Hier, l'évêque était très préoccupé et de méchante humeur. À mon arrivée, il me tendit une lettre : « Lisez ! » J'ai compris sur-le-champ qu'il était fâché car il n'y a qu'à ses moments de mauvaise disposition ou quand son état s'aggrave qu'il me dit *vous* ; sinon, toujours il me tutoie. Je pris la lettre, la tournai et la retournai en tous sens, mais sans n'en rien pouvoir lire. Elle était rédigée en chiffres. Plutôt que des lettres, elle ne comportait que des chiffres. En souriant, je reconnus mon incompréhension. « Moi, rétorqua l'évêque, je comprends fort bien ! De Mostar, Omer-paša<sup>5</sup> a laissé une trace de sang jusqu'à Sarajevo ! Chemin faisant, il a tué Ali-paša Stočević, et il forme le dessein de pacifier la Bosnie et la Krajina, puis de s'attaquer au Monténégro. Qui souffre de ce karst pierreux qui baigne dans les larmes et le sang ?! Omar-paša n'a-t-il donc pas encore eu son soûl de trésors et de pouvoir, ce pour quoi il a renié sa foi ? Ce chien ne me laisse ni souffrir ni mourir en paix. Dieu fasse qu'il se soit engagé sur la voie de tous les turcisés ! Qu'une balle serbe lui transperce le

---

<sup>5</sup> Omer Pacha Latas, alias Mihajlo Latas (1806-1871), est un transfuge serbe qui a fait une brillante carrière à Istanbul avant de devenir le général de l'armée ottomane. En 1850 il est envoyé par le sultan Abdul Medjid pour réprimer la rébellion en Bosnie. Par ailleurs, il est le personnage principal du dernier roman d'Ivo Andrić, resté inachevé.

cœur, ainsi qu'il en fut de tous les paše turcisés. Dieu fasse que l'emporte comme la peste le lait serbe qui l'a nourri ! Dieu fasse que le jour du Jugement dernier, il ait à regarder Obilić<sup>6</sup> les yeux dans les yeux ! »

Ainsi discourut l'évêque. Alors qu'il prononçait les derniers mots, il saisit sa coiffe et leva les yeux. Jamais encore je ne l'avais vu céder à la fureur. Les mots s'étaient décochés comme les plombs d'un fusil, de ses yeux s'était éclipsé son doux regard songeur. Une légère rougeur lui teintait les joues, gagnait ses pommettes avant, l'instant d'après, de disparaître et de s'effacer devant une lividité plus grande encore que celle précédente, en rien différente de la goutte de vin rouge que l'on essuie sur le plus délicat marbre blanc de Carrare.

Il m'est arrivé quelquefois de donner à l'évêque lecture de mes poèmes. Dès les premiers jours suivant mon arrivée, il m'avait recommandé d'écrire sur Obilić, un drame, une épopée, ce que je tenais pour le plus approprié. Chez tous les Serbes, et en particulier les Monténégrins, Obilić est le héros idéal. Depuis lors, il m'avait fréquemment interrogé, avais-je écrit quelque chose ? Ce jour-là, je lui apportai trois cents vers pour lui en faire lecture. Et voir si cette première mouture de ma poésie dramatique serait à son goût. Le voyant prendre place dans sa grande chaise et laisser sa colère quelque peu retomber, je demandai si je pouvais lui lire *Obilić*, ce à quoi il consentit. Je lui lus un passage où le prince Lazar prend la parole au conseil des voïvodes et où ces derniers lui répondent. De crainte qu'il se lassât, je ménageai plusieurs pauses : « Souhaitez-vous que je poursuive ? » « Poursuis, pourquoi donc cette question ? » Quand j'eus terminé de lire tout ce que j'avais, il me demanda : « Est-ce là la totalité du premier acte ? » « Non, monseigneur, le deuxième. » « Pourquoi ne pas m'avoir lu d'abord le premier ? » « Il me reste à l'écrire. » « Comment cela ? » « La patience me faisant défaut, j'ai commencé immédiatement par le deuxième. » Un gentil sourire

---

<sup>6</sup> Miloš Obilić, héros national serbe qui s'est distingué par ses exploits lors de la Bataille de Kosovo en 1389.

gratifia ma réponse, il prit mon manuscrit, l'examina, puis éclata de rire : « Si, d'emblée, tu avais attaqué le cinquième acte, tu aurais fini plus tôt ! » Il parcourut le manuscrit quelque temps, en lut des passages ici et là. Puis il me le restitua en me priant de lui relire certaines parties. Je m'exécutai avec lenteur et clarté de voix. Il resta constamment assis au fond de sa chaise. Mes vers lui plaisaient. Pour l'occasion, il me fit présent d'une petite pièce d'or, ancienne : « Tenez, pour vous. En souvenir de ce que vous avez accédé à mon désir et vous êtes mis à écrire sur Obilić. Cette piécette est une vraie rareté. Elle est passée entre les mains du roi de Suède, Charles XII, et de Pierre le Grand. On me l'a offerte à Petrograd, en souvenir, et je l'emporte avec moi depuis bien des années. Quand vous aurez tranché la tête de votre premier Turc, je vous décernerai la médaille d'Obilić ! »

[...]

Mais revenons-en à l'évêque. Il me plaît davantage de m'attacher à lui, et à toi de lire des lignes qui lui sont consacrées plutôt que tout autre chose. Ce jour-là avant midi, il n'allait nulle part. Dehors, le vent soufflait fort et, en outre, il pleuvait. D'ordinaire, quand il ne fait pas de promenade, il arpente les grandes pièces. En plus du temps médiocre et de son piètre état de santé, un paquet arrivé de Trieste le retenait chez lui. Il contenait quelques nouveaux livres. Il m'en tendit un : « Connaissez-vous Šćepan le Petit ? » « Oui, monseigneur. Ce qu'en disent les joueurs de guzla dans leurs chants. » « C'est un livre sur lui. C'est moi qui l'ai écrit. J'ai dû faire de longues recherches avant de réunir de la matière. On a peu écrit sur lui. » Je pris le livre ; le titre en est : *Lažni car, Mali Šćepan* [Le faux tsar Šćepan le Petit]. L'ouvrant aussitôt, j'en lus quelques passages, ceux qu'il me suggérait. « J'aime beaucoup, ai-je dit, je vais emporter le livre chez moi pour le lire. » « C'est hors de question. Chez vous, vous écrivez *Obilić* ou vous prenez du repos. Vous pourrez le lire sur le vapeur, quand nous partirons. » Et il ajouta : « Rien ne vous frappe dans ce livre ? » Avec attention, j'examinai le livre puis répondis que

non, je ne remarquais rien. « Il est, voyez-vous, imprimé dans la nouvelle orthographe de Vuk Karadžić. » Alors seulement, je me rendis compte que c'était bien le cas. « Inutile de confier quoi que ce soit à qui que ce soit, reprit l'évêque. J'avais remis le manuscrit à Andrija Stojković à Trieste pour qu'il l'imprime, ce dont il avait exprimé le désir, et il l'a fait en orthographe nouvelle. Celle-ci est parfaite, mais me déplait cette situation qui fait de moi un précurseur. Les gens ne manquent pas pour ouvrir la voie sans qu'il ait besoin de recourir à l'évêque du Monténégro. À dire vrai, je ne lui avais rien dit quant à l'impression, dans l'ancienne ou dans la nouvelle orthographe ; il m'avait prié de lui remettre le manuscrit, et je le lui ai donné pour qu'il agisse à sa guise.

Puis l'évêque prit place dans la voiture qui, comme de coutume, attendait devant la maison, toujours prête au départ. Quant à moi, je suis resté et j'ai poursuivi ma lecture du *Šćepan le Petit*. À son retour, et sitôt entré, il me demanda : « Le livre vous plaît-il ? » « Beaucoup » répondis-je, et je mentionnai des chants, *Kola*, effectivement fort à mon goût. « *Šćepan le Petit* est-il meilleur que *Les Lauriers de la montagne* ? » Vu mon silence, il apporta lui-même la réponse à sa question : « Non, aucunement ! Les circonstances dans lesquelles j'ai écrit *Les Lauriers de la montagne* étaient autres. Puisque vous lisez mes vers avec autant de plaisir, je regrette de ne pas avoir ici le poème sur Čengić<sup>7</sup>. Je sais à quel point il vous plairait. Quelqu'un est venu chez moi, dit-il, et quand je le lui avais lu, il m'a prié à la tsigane : 'donne-le moi, donne-le moi' : je le lui ai donné, et la copie ne m'est pas restée. » Ce poème, demandai-je, ressemble-t-il aux *Lauriers* et à *Šćepan le Petit* ? « Non, il n'est pas long, la forme n'est pas celle d'un drame, mais je sais qu'il te plairait ! » Après quelque temps à faire les cent pas dans la pièce, il me dit : « J'ai encore un manuscrit à Cetinje : *Slobodijada* [L'Épopée de la liberté]. S'il se fait que vous demeuriez chez vous, je vous l'enverrai

<sup>7</sup> Smail-aga Čengić (1788-1840), dignitaire ottoman d'origine slave. Le célèbre poète croate Ivan Mažuranić lui a également consacré un poème épique : *La Mort de Smail-aga Čengić* (1846).

pour que vous le fassiez imprimer. C'est un texte de jeunesse que je n'ai pas réussi à écrire selon mes souhaits. Aujourd'hui, je suis malade et je ne peux l'améliorer.

Se présenta alors le médecin qui le consultait de temps à autre. L'évêque lui fit présent à lui aussi de son nouveau livre. Dans le cours de la conversation, le docteur m'interrogea : « La censure existe-t-elle à Cetinje ? » Je rétorquai aussitôt que non. L'évêque me considéra et sourit. Le médecin s'en étant allé, il appela Đuko pour le prier d'apporter un livre qu'il me passa. « Pourquoi abuses-tu cet homme en prétendant que la censure n'existe pas à Cetinje ? » Je pris le livre et l'ouvris. C'était *Dika crnogorska* [La Fierté monténégrine] de Simo Milutinović<sup>8</sup>. Dès la page de garde, l'ouvrage portait un cachet : « Autorisation d'imprimer. Assentiment de la censure gouvernementale » et, en dessous une signature : « Drago Dragović, censeur ». Ce livre avait été imprimé à Cetinje. Đuko était étudiant, garde du corps auprès de sveti Petar<sup>9</sup> tout comme aujourd'hui, et il avait emporté avec lui, en plus des *Lauriers de la montagne*, tous les ouvrages serbes imprimés à Cetinje afin de les lire et de se divertir. « Monseigneur, admise-je après lecture de cette mention, j'ignorais que la censure sévissait à Cetinje. » L'évêque sourit et dit : « Il y a bien une imprimerie, mais de censure, non. C'est Simo qui s'est moqué du reste du monde en appliquant ce cachet. Drago Dragović n'est pas le nom du censeur mais signifie 'Écris tout ce qu'il te plaira' ! »

Première édition en serbe : 1868

---

<sup>8</sup> Sima Milutinović dit Sarajlija (1791-1847), poète romantique serbe, qui exerça le rôle de secrétaire du Métropolitain Petar I<sup>er</sup> puis de précepteur du jeune Njegoš.

<sup>9</sup> Petar I Petrović-Njegoš (1748-1830), canonisé par l'Église orthodoxe serbe sous le nom de saint Petar Cetinjski, oncle et prédécesseur de Njegoš, fut prince-évêque du Monténégro de 1782 à 1830.